



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

**Camille Lemonnier**

**Lemonnier, Camille**

**Bruxelles, 1903**

Le Petit Homme de Dieu

---

[urn:nbn:de:hbz:466:1-61155](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-61155)

## LE PETIT HOMME DE DIEU



Ivo Mabbe aimait passer une heure chez Kas Onkelaer, celui des trois rois mages qui était Melchior. La plupart, tous des gens honnêtes de la ville, avaient ainsi un emploi dans la Procession. C'était un vieux homme un peu courbé, mais qui, le jour arrivé, se redressait sous son manteau bordé de lapin blanc. Il racontait des choses de la Révolution : à Paris, le frère de son père avait vu tomber la tête du Roi. Il avait une manière d'imiter avec la bouche le bruit du couteau en roulant les yeux. Kas Onkelaer autrefois avait été gendarme.

Il habitait, au fond d'un petit jardin, deux chambres et un grenier sous un vieux toit de tuiles moussues, rouges comme des oranges. C'était incroyable tout ce que le roi mage avait trouvé à planter dans ses vingt pieds carrés de terre. Il y avait là un buis en astrolabe, un poirier en pyramide, une vigne en espalier, des phlox, des asters, des roses trémières et des tournesols, entre des bordures de vergiss mein

nicht, de lychnis et d'œillets. Un sentier de petites coquilles allait de la rue à la maison, luisant comme un arc-en-ciel et craquant sous le pied.

Trois fois l'an, Kas Onkelaer partait renouveler à la mer sa provision de coquillages. Un carré de gazon frisait contre le mur, miré dans une boule de verre sur un trépied. Deux grosses valves roses pendues à un fil de fer laissaient déborder du lierre terrestre comme une chevelure. Mon Dieu ! un ancien homme comme cet Onkelaer, qui toujours parlait de la Révolution, un homme qui comme celui-là n'avait ni femme ni enfant, pouvait bien attendre son heure en regardant fleurir ses roses l'été et ses tournesols l'automne. Lorsqu'un jour, par le chemin de coquilles, la mort viendrait, elle le trouverait assis sur le petit banc vert, les genoux dans la paume de la main, comme un saint en son coin de paradis.

Or, une après-midi qu'il faisait un temps doux de soleil, après les pluies de l'autre semaine, Ivo, passant par la rue, vit Onkelaer sur son banc et poussa la porte à claire-voie. Ses larges semelles écrasèrent du ciel sur les fines nacres du petit chemin. Comme il avait naturellement une épaule plus basse que l'autre, son bras, de ce côté, semblait faire une ombre plus longue.

— Le Seigneur soit avec vous, oncle ! disait-il en jouant sur les deux premières syllabes du nom de Onkelaer, comme, du reste, les autres aussi le faisaient.

Et, tout de suite après, il avait dans son visage gothique allongé par la barbe son sourire pâle de Christ d'église.

— Il y a si longtemps que nous nous connaissons, brave Onkelaer ! N'étiez-vous pas là déjà, avec Gaspar et Balthazar, la nuit de la Nativité ? Le petit enfant dormait dans la paille. A chaque baiser que vous lui mettiez sur les mains sa petite chair fondait un peu, comme du sucre. Et il y avait à terre de l'encens et de la myrrhe dans des pots.

On n'aurait pu dire s'il parlait de lui-même ou de celui qui avait été Christ dans les temps.

Le bon mage tenait entre ses genoux une corbeille de noix. Il en choisit une grosse, la fit craquer entre ses pouces, et, dodelonnant de la tête, il l'observait du coin de l'œil avec malice.

— Vous savez bien à qui vous le dites ! fit-il. A force de porter la peau du mouton ou du loup, on finit par être mouton ou loup soi-même.

Ivo Mabbe, avec une humilité sincère, répondit :

— Je ne suis que le pauvre petit marchand de cordes et de semences, oncle ; je ne suis que le dernier des hommes.

Il demeura ensuite un peu de temps sans ouvrir la bouche et il regardait à ses pieds, très bas. Autour de lui effluait, dans la tiédeur pâle du soleil, l'arome miellé des derniers hélianthes. De grosses mouches lourdes à ailes d'or, les mouches tardives de

l'arrière-saison, longtemps restaient collées au cœur des asters. Et un si grand silence régnait qu'on s'entendait penser, comme au fond d'un puits.

Les pouces du mage encore une fois faisaient craquer une noix et alors on se reprenait à la vie des choses. C'était une petite récolte qui, tous les ans, lui venait d'un parent dans la dune : il avait, en les croquant, la conscience de faire son salut aussi bien que ceux qui peinent sur les routes ou naviguent par les mers.

Derrière sa grosse tête grise, coiffée d'une casquette spacieuse, les feuilles de la vigne semblaient peintes avec du vin de Bourgogne et festonnaient le mur de la maison. Quelquefois, il lui en tombait une dans le dos. Les vergies *mein nicht* ne cessaient pas de le considérer avec leurs yeux d'azur.

— Voilà, oui, c'est une grande misère, Kas Onkelaer, fit enfin Ivo : on aura beau faire, on sera toujours, par rapport à Christ, comme la petite noix que vous épluchez là par rapport à l'univers.

Le marchand était un esprit réfléchi ; ses idées, une à une, se levaient, comme au printemps germaient les petites graines qu'il vendait ; et on ne le comprenait pas toujours.

— Mieux vaut n'y pas trop songer, dit philosophiquement l'ancien gendarme en donnant un coup léger à sa casquette. Celui-là avait vu de si près les hommes qu'il était resté désabusé sur leur effort pour s'avancer aux voies de la perfection.

Là-dessus, il achevait d'éplucher sa noix, et puis, poussant vers Ivo la corbeille, il lui faisait une petite place sur le banc vert.

— Hé ! dit Ivo, ce n'est pas de refus !

Une salive gourmande mouillait les coins de sa bouche ; il entra sa main dans le tas. Les noix étaient fraîches et blondes. De nouveau le jardin faisait silence, tandis que sous leurs pouces les coquilles sautaient.

Tout à coup, le vieux roi Melchior se mettait à rire :

— L'autre jour, quand j'étais dans le verger de mon parent et que son garçon gaulait les noix, c'était tout à fait comme au temps où les Jacobins étaient les maîtres. Les têtes aussi tombaient comme les noix en tous sens.

Ivo ne répondit pas : peut-être il pensait à autre chose, peut-être aussi cette comparaison lui paraissait un peu ridicule. Il se tenait assis, le corps penché en avant, faisant avec ses doigts attentivement le travail délicat d'enlever les petites peaux jaunes l'une après l'autre. Un exercice de piété ne l'eût pas occupé davantage ; il épluchait sa noix ; les zestes, à mesure, lui tombaient sur les genoux. Et, ensuite, il donnait un coup de dent, croquait la noix à petites fois. C'était curieux de voir Christus s'appliquer à ce travail comme s'il eût mis en action une parabole de l'Évangile. Il ne faisait d'autre mouvement que de remuer les doigts de la main : il n'était pas plus immobile quand sur l'âne, avec le geste de la prédication, il passait dans les rues

de Jérusalem. Et en lui-même il se disait que Onkelaer eût bien fait de lui chercher la salière. Le sel, ensuite, le fit penser au poivre, le poivre à la moutarde, et, subitement, il se remémora cette parole de Notre-Seigneur : "Je vous le dis, en vérité, si vous aviez de la foi aussi gros qu'un grain de moutarde, vous diriez à cette montagne : "Transporte-toi d'ici-là!" et elle s'y transporterait et rien ne vous serait impossible."

Il se leva, laissant tomber de ses genoux les petites pelures; et il apparaissait devant le vieux mage, grand de toute sa taille, avec la main haute. Et sans cesser de mâcher le quartier de moix qu'il avait entre les dents, maintenant il disait :

— Voilà, vieil homme, il faut toujours espérer, et espérer c'est croire à tout ce qui se voit et ne se voit pas, comme à la présence de Dieu même et parce que Dieu est présent en toute chose. Et quand, par la pensée, on cherche à se rapprocher de Dieu, il faut croire à soi-même, parce que croire à soi-même, c'est encore croire à Dieu, sans lequel il n'y a rien de bon sur la terre. Car, sachez-le, Christ a dit...

Et il répétait tout haut la parole divine en appuyant fortement sur les mots. Le son de sa voix s'enfla quand il parla à la montagne. En même temps, il regardait Kas Onkelaer, comme si celui-ci eût été la montagne.

L'ancien gendarme secoua la tête sous sa

casquette et, sans cesser de faire éclater ses coquilles de noix, il disait :

— Je crois à Christ, à la Vierge, aux saints, je crois à tout ; mais cela, non, je n'y crois pas. Jamais on n'a vu une montagne qui était ici se déplacer pour aller là.

Il riait d'un rire long, entre ses joues rasées comme au temps des grosses farces et des histoires de chambrée.

Alors, Ivo, haussant les épaules, lentement murmura :

— Homme de peu de foi !

Il marcha à petits pas dans l'allée des coquilles, la tête baissée, se demandant comment il pourrait expliquer clairement à Onkelaer la parabole. Une chose le gênait lui-même : à savoir le rapport de l'énormité de la montagne avec l'exiguité de la taille de l'homme. Il eût été plus à l'aise s'il ne s'était agi que d'un caillou ou de tout autre objet infime.

— Hélas ! Seigneur, soupirait-il, moi qui crois, ne voilà-t-il pas que j'en viens à raisonner moi-même ?

Il fut distrait par une mouche qui, obstinément, revenait lui piquer l'oreille ; il la chassa par trois fois et, à la quatrième seulement, elle s'en alla et pénétra sous la casquette du mage

— Démon ! cria le vieux en tirant sur la visière et frappant l'air autour de lui.

Il faisait doux dans ce coin de jardin, contre la vigne, comme dans un tableau ou une fable. Un potiron jaune s'apercevait de l'autre côté de la vitre, rond et brillant



comme le turban du roi nègre. Par la porte ouverte de la maison, on voyait le buffet verni, avec un papegai sous globe, près d'une vieille soupière en Delft.

Un petit homme, à gros ventre, en ce moment, poussa la claire-voie, roulant sur ses jambes courtes. Il avait des joues soufflées comme un masque, avec un rire émerveillé et lippu, où les dents ressemblaient à des pépins blancs. Il tenait une grande pipe à la main, jovial, heureux, reluisant de vie paisible.

— Celui-là aussi était là-bas ! fit Onkelaer en clignant de l'œil vers Ivo.

Ivo savait très bien qu'il voulait parler de Bethléem. Et, en effet, Badilon, l'ancien douanier pensionné, avec sa face joufflue et camuse, était le roi noir venu d'Arabie, le bon Balthazar en personne. C'était encore une gloire pour la ville que la nature semblait l'avoir expressément doué pour s'acquitter d'un tel rôle.

Tout de suite, au mot de son ami, Badilon s'était mis à rire. Badilon paraissait être venu en ce monde pour rire et faire rire les autres. Quand il ouvrait ses épaisses lèvres bleues, les oiseaux riaient dans les arbres, les prenant pour des prunes. Or, Badilon, toutes les après-midi, venait chercher son ami Kas Onkelaer ; ensemble, ils partaient fumer des pipes, devisant et se promenant le long du canal qui va vers Dunkerque. Ils avaient à deux un siècle et demi ; quand ils causaient du passé, c'était comme s'ils avaient assisté autrefois aux

prodiges en Orient. Onkelaer, pour la centième fois, racontait que son oncle avait vu tomber la tête du Roi ; il semblait que Badilon ne l'eût jamais entendu. Il était simple et crédule, ingénu comme un vrai nègre ; et Onkelaer était admiré de Badilon. Le soir, ils s'en allaient au cabaret des Trois Rois jouer une partie de pandour avec Hérode ou le prophète Jérémias.

Christus se rappela qu'il avait promis d'aller prendre une tasse de café chez Maria Magdalena et il leur disait au revoir d'un geste de la main.

